

PSYCHANALYSE ET NORMATIVITÉ : LA QUESTION *CISGENRE*  
Pedro Ambra, Laurie Laufer, Nelson Da Silva Junior

ERES | « Cliniques méditerranéennes »

2018/1 n° 97 | pages 229 à 242

ISSN 0762-7491

ISBN 9782749257679

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-cliniques-mediterraneennes-2018-1-page-229.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Pedro Ambra *et al.*, « Psychanalyse et normativité : la question *cisgenre* », *Cliniques méditerranéennes* 2018/1 (n° 97), p. 229-242.  
DOI 10.3917/cm.097.0229  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Pedro Ambra,  
Laurie Laufer,  
Nelson da Silva Junior

## Psychanalyse et normativité : la question *cisgenre*

La psychanalyse peut, depuis Freud, être définie comme une pratique qui subvertit le discours en vigueur, dans la mesure où elle souligne les impasses du sexuel face à l'illusion du contrôle de soi.<sup>1</sup> De plus, il n'est pas hasardeux de dire que la psychanalyse se décrit elle-même comme un savoir subversif. Constatons ainsi qu'une bonne partie de la stratégie d'implantation de la psychanalyse dans la culture se fait à partir d'un discours dans lequel elle se positionne contre la norme. Le fait de se décrire comme une troisième révolution copernicienne par Freud (1917) et comme occupant la place donnée à ce qu'on qualifie d'excommunication de l'IPA à l'intérieur du lacanisme<sup>2</sup> ne sont que deux exemples d'une stratégie discursive qui suppose une analogie entre la subversion, qui est constitutive de la clinique et le lieu que le savoir psychanalytique occupe face à d'autres formes de connaissance.

---

*Pedro Ambra, psychanalyste, doctorat de l'université Paris Diderot et de l'université de São Paulo, chercheur du LATESFIP-USP.*

*Rua Alves Guimarães, 736. Pinheiros, São Paulo. 05410-001, Brésil, pedro.ambra@gmail.com*

*Laurie Laufer, psychanalyste, professeure Études psychanalytiques, directrice du CRPMS, université Paris Diderot, 40 rue du banquier, F-75013 Paris, laurie.laufer@wanadoo.fr*

*Nelson da Silva Junior, psychanalyste, professeur livre-docente de l'Institute de Psychologie de l'université de São Paulo, directeur du LATESFIP-USP, Alameda Iraé, 602, cj 16. São Paulo. 04075-000 Brésil, nelsonsj1961@gmail.com*

1. Une partie de ces réflexions a été présentée dans la journée *Que dit la psychanalyse aujourd'hui des perversions ?* le 10 mars 2016 à l'université Paris Diderot et dans un manuscrit en portugais soumis à la revue brésilienne *Periódicos*.

2. Cf. Attal, 2010.

L'idée dominante de la subversion est tellement diffusée au sein de la communauté analytique qu'elle nous prive maintes fois de la possibilité de critiquer le caractère conservateur de certains passages de nos auteurs canoniques, sans que cela implique une dévalorisation du savoir analytique. Un exemple d'une telle croyance à la subversion nécessaire de la psychanalyse peut être observé dans le malentendu improductif qui règne au sein des débats sur le féminisme et sur les théories de genre, étant donné qu'il empêche de souligner que, dans certains débats, la psychanalyse peut en venir à se positionner en tant que discours solidaire de la norme discursive en vigueur. « Les nouvelles figures du genre, sont présentes dans l'actualité de la sexualité depuis plus de trente ans, la société est interpellée dans ses lois, la psychanalyse elle-même se trouve mise en question par le genre, dans ses fondements, dans sa pratique, dans son expérience. » (Bourseul, 2014, p. 139, nous soulignons). Nonobstant, lorsque l'on considère, par exemple, la question des transsexualités, il apparaît que la psychanalyse a des difficultés à penser un phénomène donné au-delà des composants identitaires qui circulent socialement. Autrement dit, du fait qu'elles suivent trop aveuglément l'idée que la transsexualité serait nécessairement liée soit à la perversion soit à la psychose<sup>3</sup>, certaines théories psychanalytiques semblent ignorer la distinction entre sémiologie et diagnostic structurel. De façon analogue, si chez Freud l'homosexualité n'est absolument pas un diagnostic – son insistance à souligner que la femme qualifiée de jeune homosexuelle (1920) n'était pas une névrotique est évidente, par exemple – pourquoi le phénomène trans le serait-il ?

#### LA PSYCHANALYSE EST-ELLE CISNORMATIVE ?

Dans des textes tels que *L'interprétation des rêves*, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient* et *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Freud cherche, justement, à donner un nom et à dévoiler certains mécanismes de ce que, en un mot, nous considérons comme normal. Il existe un type de rationalité analogue dans le tout récent et encore peu connu terme *cisgenre*. *Cis* est le préfixe latin opposé à *trans*, qui signifie « du même côté ». *Cisgenre* peut ainsi être défini en termes généraux comme celui ou celle dont l'identité de genre correspond au sexe qui lui a été attribué à la naissance. Il s'agit, par conséquent, de l'opposé complémentaire des *transgenres* : les personnes *cis* sont des personnes qui ne sont pas *trans*. Remarquons qu'est ici en jeu une appellation qui dans le cadre de son propre exercice questionne l'idée de normalité et de nature, en dénonçant l'existence d'une norme de correspondance

3. Charles Melman, Colette Chiland, Jacques-Alain Miller et même Jacques Lacan ont fait des commentaires qui vont dans ce sens.

entre sexe (biologique) et identité sexuée (psychique). Il convient de signaler qu'il s'agit, en termes psychanalytiques, d'une différence dans la conformité d'une identification au corps et non aux modalités de choix objectaux. Cela étant, par extension, nous pouvons définir la *cisnormativité* comme le maillon discursif qui marginalise les expressions de genre trans, en supposant que les modes de vie cis seraient plus « salutaires », « naturels » ou simplement « normaux ».

Une partie de la psychanalyse semble déjà s'être éloignée d'une approche pathologisante de l'homosexualité, en lui attribuant une visée qui la caractériserait comme un tableau diagnostique spécifique – doté, par conséquent, d'une étiologie, d'une sémiologie et d'un traitement correspondants (Ayouch et Tardivo, 2013 ; Quinet et Jorge, 2013 ; Dean et Lane, 2001). Faisons ici une parenthèse : parler de la « psychanalyse » comme d'un ensemble fermé de savoirs et de pratiques homogènes est aussi imprécis que d'assimiler le spectre transgenre à une « entité psychopathologique » unique<sup>4</sup>. Cela dit, nous pouvons maintenant soulever la question qui orientera cet article, à savoir : la psychanalyse, en tant qu'ensemble de savoirs et une pratique, peut-elle s'exclure d'un contexte *cisnormatif* plus vaste ?

#### CONTRE-TRANSFERT ET PRÉJUGÉ

À un premier niveau de discussion, on doit séparer ce qui relèverait d'une position moïque de l'analyste (bien qu'étayée par des concepts analytiques) du lieu que ce dernier peut être amené à occuper face à une demande d'analyse. Ainsi, même un analyste aux positions cisnormatives – consistant par exemple à considérer la transsexualité en elle-même comme une déviance par rapport à une supposée norme de développement sain du sujet – ne devrait pas les imposer aux analysants trans, étant donné que ses interventions, sa manœuvre et, enfin, sa fonction analyste devront opérer à partir de l'inconscient et non de son ensemble de certitudes, ce que la psychanalyse a coutume de qualifier de « moi » ou « ego ». C'est en ce sens que nous pouvons comprendre le passage dans lequel Lacan critique le contre-transfert, en le plaçant en dehors du champ de l'analyse : « [Le] contre-transfert n'est précisément rien d'autre que la fonction des fonctions de l'ego de l'analyste, ce que j'ai appelé la somme des préjugés de l'analyste » (1953-1954, p. 49). Par conséquent, là où le moi, le contre-transfert et le préjugé donnent le nord de l'écoute l'analyse n'est plus possible.

Nous nous proposons à penser cette même question à partir de certaines discussions lacaniennes du début des années 1970. On peut qualifier une

4. Derrida, par exemple, rappelle qu'il convient de remarquer que « la » psychanalyse en tant que telle n'existe pas, mais est plutôt une multiplicité hétérogène de discours (1996, p. 34).

relation d'analytique dans la mesure où l'analyste fait semblant d'objet *a*, mais à condition que la rencontre entre  $S_2$  (savoir) et le lieu de vérité soit sous la barre *e*, donc, inaccessible – tout autant pour l'analyste que pour l'analysant (Lacan, 1969-1970). En d'autres termes, pour celui qui se retrouve dans la position d'analyste à l'égard d'un autre sujet, l'unique norme qui règle son écoute et son intervention est liée à l'objet le plus radicalement extérieur au sujet et qui, paradoxalement, conditionne son fantasme et sa possibilité éventuelle de le franchir. Voilà la raison pour laquelle, à partir d'une perspective lacanienne, il n'y a pas de position analytique qui ne soit pas une position singulière à l'égard de l'expérience de cet inconscient et, par conséquent, la croyance en une relation au statut cis ou trans d'un sujet déterminé n'a pas lieu. Quoi qu'il en soit, la question suivante demeure : l'inconscient peut-il encore être cisonormatif ? Autrement dit, le sujet de la psychanalyse est-il construit à partir d'une conformité entre corps sexué et identité de genre ?

#### UNE POLITIQUE DE LA PAROLE

L'analyse est un travail qui peut être précisément décrit comme un paradoxe par rapport à la norme. D'un côté, l'entrée en analyse est ce moment où l'individu se rend compte qu'il n'est plus maître dans sa propre maison (Freud, 1917) et que, par conséquent, il y a une fracture de la norme de ce qu'était sa vie jusque-là ; mais de l'autre elle suppose un sens à son symptôme, elle suppose qu'il y a en lui une logique interne, une espèce de régularité dans sa souffrance, bien qu'inconnue. Cette espèce de « norme inconsciente » possède différentes incidences : répétition, réel, sinthome, fantasme. Bien qu'il existe d'importantes distinctions entre elles, il s'agit de manières par le biais desquelles le sujet finit toujours par « revenir au même endroit », autrement dit comme quelqu'un qui en vient toujours à interpréter le monde et lui-même à travers la même lentille, ou encore quelque chose qui est extrêmement singulier et caractéristique d'une personne précise.

Et c'est en ce sens qu'il n'est pas possible que la psychanalyse soit cisonormative pour la simple raison que l'inconscient, dans le cadre de l'analyse, est l'instance qui fait imploser toute possibilité de norme partagée, étant donné qu'il instaure sa propre norme, qui est absolument singulière et qui, déjà chez Freud, ne reconnaît pas l'existence d'une distinction entre le masculin et le féminin, ce qui représente un dédoublement du principe général selon lequel l'inconscient n'a pas de reconnaissance de la contradiction. Autrement dit, il n'y a pas de cisonormativité possible dans l'inconscient, car chaque sujet vit et s'aliène – soit dans sa transsexualité, soit dans sa cissexualité – d'une manière distincte. Et c'est précisément cette façon de se méconnaître qui intéresse le travail analytique, sans être à proprement parler, son objet.

C'est pour cette raison que pour l'analyste la façon dont l'individu se perçoit et se nomme lui-même importe peu, voilà pourquoi cis ou trans ne sont pas des questions évidentes. Ce qui s'avèrera en effet saillant dans une analyse c'est plutôt la position que le sujet occupe dans le discours de l'Autre et de quelle manière lui ou elle se trouve aliéné dans ce lieu<sup>5</sup>. Cela dit, la question du genre dans une analyse ne passe pas par sa conformité ou non au corps biologique, mais en revanche par le fait de démêler les fantasmes qui protègent les sujets du réel sexuel, qui n'est pas biologique, mais libidinal<sup>6</sup>. Et cet exercice n'est possible qu'à partir de l'association libre, pratique qui suspend tout régime d'intelligibilité préalable en visant le fait qu'il dénonce le dit en tant que support imaginaire d'un sens fixe partagé entre deux personnes, en le transformant en un dire<sup>7</sup>. Et ici nous pouvons reprendre l'un des plus déconcertants textes lacaniens, *L'étourdit*, développé à partir de l'affirmation qui, d'une certaine manière, condenserait l'impossible qui devient le moteur d'une analyse « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend » (Lacan, 1973).

Ainsi une telle politique de parole souligne que c'est dans un contexte narratif, qui sera attentif non seulement au sens attribué aux paroles, mais, principalement, aux paradoxes qui en découlent, que ce que l'on suppose comme vérité doit advenir. Dans le cas contraire, nous nous aliéons en croyant trop aveuglément à la coïncidence du sens que nous donnons à une parole avec celui que nous supposons que d'autres personnes lui confèrent. Telle est, nous semble-t-il, un peu la problématique autour de l'adoption du Q (qui désigne tantôt *Queer*, tantôt, en questionnant) dans le sigle LGBTTIQI: comment donner une identité à une catégorie qui questionne justement l'identité ? La sortie de Judith Butler (1990) consiste à souligner le caractère performatif des identités, qui sont avant tout des précipités de réitérations dans lesquels nous supposons des vérités. La psychanalyse, qui n'est pas très éloignée de cette posture, fait le pari que la parole en association libre fait en sorte que le sujet commence par reconnaître l'existence de certaines

5. Chez Lacan, il ne semble y avoir aucune solide indication montrant que l'Autre serait sexué, en dépit du fait qu'il puisse être constitué par le sexuel. Dans une note de bas de page de « Le moi et le ça » (1923), Freud précise, en ce sens, que l'enfant ne ferait pas de distinction entre le caractère sexué du père et de la mère, et qu'il vaudrait donc mieux se référer au début de l'Œdipe non à la mère, mais « aux parents ».

6. Rappelons qu'en termes de questionnement de la primauté du biologique, la psychanalyse et les théories de genre sont solidaires.

7. Il est curieux d'observer comment l'une des revendications fondées des mouvements trans est précisément de disposer d'un lieu de parole, qui ne soit pas usurpé par des agents de discours hégémoniques. En ce sens, la clinique traditionnelle a beau être individuelle et (apparemment) non politique, le divan subvertit la logique traditionnelle de lutte pour la parole de la part d'un protagonisme *ad nauseam* qui, à la limite, conduit au questionnement du lieu que, par hasard, on donne à l'Autre dans notre propre parole.

normes de ses comportements et souffrances qui étaient auparavant tenues pour « normales ». Ce premier temps d'une analyse est une opération dans une certaine mesure analogue à l'invention du terme « cisgenre » : dénoncer une norme implique de la reconnaître, de la tirer d'un maillon discursif d'une naturalisation qui rend invisible. Cependant, la psychanalyse ne considère cette opération que comme un premier temps. À ce premier instant qui consiste à voir, elle en ajoute deux autres : un temps pour comprendre et un moment pour conclure (Lacan, 1945, p. 197). Les simples reconnaissance et dénonciation d'une soumission à une norme silencieuse ne sont pas suffisantes pour s'en abstraire, car à chaque fois que nous touchons à un mot, nous touchons à un réseau : ainsi il ne suffit pas d'échanger une norme / mot, parce que cette dernière sera rapidement substituée par une autre dans une rationalité métonymique. Il ne s'agit pas ici de nous arrêter sur la question des mécanismes que la psychanalyse met en œuvre pour sortir de cette impasse, mais simplement de faire mention à la distanciation critique d'une norme doit être suivie d'une certaine méfiance, qui est double: il convient tout autant de s'interroger sur le statut de l'étrange familiarité de cette norme qui organise ses formes de souffrance (qui tout en étant propre au sujet, travaille cependant contre lui), que de pouvoir comprendre que nous n'y sommes pas toujours tous soumis. Dans le modèle freudien, une analyse n'a donc pour résultat que de réduire ce que l'on appelle « misère névrotique » à un malheur commun. Mais ici il convient de se poser la question : le malheur commun peut-il être normal, c'est-à-dire, ne pas être névrotique (ou psychotique, ou pervers) ? D'après la psychanalyse, tel n'est pas le cas.

#### PATHOLOGIE COMME NORME

C'est Georges Canguilhem qui a démontré de la façon la plus élégante que la relation entre santé et maladie n'est pas quantitative ni statistique, mais qu'elle ne peut être pensée qu'à partir de celle qu'entretient un être vivant spécifique avec son milieu. D'après cet auteur, la normalité est la capacité à créer de nouvelles normes face à des situations déterminées, tandis que le pathologique est l'état de fixation dans une norme spécifique. « Le vivant malade est normalisé dans des conditions d'existence définies et il a perdu la capacité normative, la capacité d'instituer d'autres normes dans d'autres conditions » (Canguilhem, 1966, p. 120).

Rappelons que sa discussion n'est pas exclusivement biologique, mais part des débats psychiatriques de l'époque pour repenser la relation entre le normal et le pathologique comme un tout. En ce sens, ce qui correspond à l'environnement pour les organismes vivants, inclut aussi, pour l'être parlant, la dimension sociale et culturelle. Selon Franco, chez Canguilhem

« [...] les critères de partage entre le normal et le pathologique, dans le contexte du psychisme, sont uniquement donnés dans la relation entre l'individu et un milieu culturel déterminé, en incluant dans cette expression les valeurs techniques, économiques, morales et sociales. Corrélativement, la normativité psychique est la capacité à ne pas se fixer dans des normes culturelles, capacité à instaurer d'autres valeurs dans un certain milieu culturel » (Franco, 2009, p. 93).

Pour Canguilhem, la normativité est ainsi la capacité, caractéristique de l'individu sain, à produire de nouvelles normes. Mais, pour en revenir à la psychanalyse, la question se complexifie dans la mesure où la maladie et la normalité ne sont pas des concepts psychanalytiques et ne peuvent le devenir, étant donné que, du point de vue strictement psychique, la santé n'existe pas. Il n'y a pas de normalité pour la psychanalyse puisque tout sujet parlant est soumis à une loi singulière qui conditionne sa capacité normative. Les possibilités qu'a tout sujet de créer de nouvelles formes de vie sont beaucoup plus restreintes qu'on ne l'imagine, puisque l'inconscient n'est pas un dépositaire d'idées oubliées, ou un océan d'indétermination, mais une machine dotée d'une logique propre.

Les différents mécanismes – et non les différents produits, c'est-à-dire symptômes – de nos machines, sont qualifiés par la psychanalyse de structures cliniques, leurs deux plus grands groupes étant les névroses et les psychoses<sup>8</sup>. Ainsi, son système nosographique n'est pas symptomatologique, comme, par exemple, le *Manuel de diagnostic et statistique des troubles mentaux*, DSM. Dans la dernière et cinquième édition de ce manuel, l'expression « Dysphorie de genre » (l'ancien Trouble d'identité de genre) décrit un cadre psychopathologique d'inadéquation de l'individu en relation avec son sexe biologique (American Psychiatric Association, 2013, p. 451). C'est-à-dire que ce manuel entend les différentes manifestations psychologiques de personnes trans comme des symptômes individuels qui, dans leur ensemble, forment le cadre. Pour la psychanalyse, un tel procédé ne fait pas sens, ce pour au moins trois motifs distincts.

Le premier est méthodologique : le diagnostic en psychanalyse est fait, sous transfert, non à partir de symptômes, mais au moyen d'une analytique

8. On a consacré, dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, la division nosologique tripartite « névrose, psychose et perversion ». Je soupçonne, cependant, que cette dernière se configure en effet comme une catégorie structurelle forte, dans le même sens que les deux premières. Voir une discussion approfondie dans *The Frozen Countenance of the Perversions* de Tim Dean. Pour une discussion, plus développée, sur la question du diagnostic structurel en psychanalyse et ses impasses, voir *Estrutura e personalidade na neurose: da metapsicologia do sintoma à narrativa do sofrimento* de Christian Ingo Lenz Dunker et la thèse de doctorat de Daniele Rosa Sanches *Discursos diagnósticos pós-lacanianos: dos fundamentos em psiquiatria às teses sobre um novo sujeito*.



des relations que le sujet établit avec l'Autre. Un délire, par exemple, n'est pas un signe suffisant pour diagnostiquer une psychose, du moment que ce qui est plus important qu'une manifestation symptomatique c'est la place qu'elle occupe dans l'économie libidinale et dans le réseau de signifiants dans lequel ce sujet se trouve inséré. Si le délire a une articulation avec la fantaisie, s'il est adressé au grand Autre au moyen du refoulement et si le sujet a des opportunités, à un quelconque moment, de le raconter à partir d'une herméneutique de soupçon, il est probable que nous soyons dans le champ de la névrose ; tandis que si le délire a eu pour fonction de suppléer à l'organisation du moi idéal, dans lequel il y aurait une superposition entre le grand Autre et le petit Autre, il est probable qu'il s'agisse d'une psychose. En d'autres termes, en psychanalyse, le diagnostic n'est pas sémantique, c'est-à-dire fait à partir des mots que le sujet choisit pour (d)écrire son drame, mais syntaxique : c'est la manière dont sont articulées et racontées les expériences dans le cadre d'un traitement qui révélera la forme privilégiée de souffrance de cette personne. Cela étant, la transsexualité ne peut pas être un diagnostic en soi, étant donné qu'elle peut occuper diverses fonctions dans les drames narratifs de chacun des sujets qui, d'une certaine manière, s'identifient à elle.

Une deuxième différence par rapport au diagnostic psychiatrique réside dans leur horizon de traitement respectif. Si la psychiatrie vise à apaiser les symptômes, la psychanalyse cherche quant à elle à leur donner la parole en comprenant qu'il ne s'agit pas là de formations étrangères, indépendantes de la personne, mais qu'elles charrient plutôt une partie de sa vérité. La psychanalyse propose, ainsi, un traitement, mais jamais une cure. C'est pour cette raison qu'il n'existe pas de « cure trans », de même qu'il n'y a pas de « cure cis » : si la souffrance de la personne est liée à l'une de ces deux catégories, la psychanalyse peut aider le sujet à s'interroger sur la place qu'il accorde lui-même à son identité sexuelle, mais en aucun cas ne l'orienter.

Enfin, une troisième différence par rapport à la psychiatrie, et peut-être la plus importante pour nos propos, réside dans le fait suivant, à savoir la non-adéquation au sexe qui nous a été assigné, à partir du moment où nous considérons que l'inconscient, n'est pas une caractéristique spécifique aux personnes trans, mais à tout et n'importe quel être parlant. Le Poulichet (2013, p. 138) en discutant la question de l'identité sexuelle, propose l'idée d'une confusion inconsciente des corps. Mais notons que le hiatus entre le corps et sa représentation, en tant que constitutifs du psychisme, est déjà présent dès les premières descriptions sémiologiques de la conversion hystérique, par exemple. De même, une conclusion similaire pourrait être déduite de la théorie freudienne de la féminité : celle-ci se déclenche chez la jeune fille par une « perception d'un manque » d'un organe qui n'a jamais existé dans son corps, ce qui élève la non-adéquation entre le corps et sa représentation

au statut d'une structure du genre féminin en psychanalyse. Et qui plus est, toute la grammaire des théories sexuelles infantiles n'a un espace que précisément parce que, en ce qui concerne le corps sexué il n'y a pas de correspondance entre le réel de la pulsion, l'image spéculaire unifiée du moi et les signifiants qui marquent le corps. Les tables de la sexuation sont, dans une certaine mesure, la tentative de Lacan de détacher la sexuation de l'imaginaire du corps. C'est la raison pour laquelle l'un des exemples de quelqu'un qui serait du côté non-tout – appelé féminin – des formules de sexuation, est saint Jean de la Croix. (Lacan, 1972-1973). Ce qui est en jeu dans cette théorisation sur le statut sexué de l'être parlant est la modalité de soumission à la loi phallique et non la supposée vérité d'un corps.

Ainsi, pour surprenant que cela puisse paraître, non seulement dans le contexte du traitement, mais aussi dans sa théorie elle-même, la psychanalyse dénonce le caractère pathologique de la cisgénéricité. La genèse d'un tel modèle critique apparaît dans la thèse sur la sexualité infantile polymorphe dans *Trois essais sur la théorie sexuelle*, dans laquelle Freud affirme à propos de la sexualité adulte qu'elle est liée à la sexualité infantile : « Il est en définitive impossible de ne pas reconnaître dans l'égal prédisposition à toutes les perversions ce qu'il y a d'universellement humain et originel » (1905, p. 127). Gardons également à l'esprit que la théorie de la bisexualité primaire s'exprime non seulement au sujet du choix objectal, mais aussi de la constitution même du sujet. Autrement dit, le sujet freudien est conçu au départ comme incompatible avec son corps sexué, du fait que la disjonction entre objet et fin de la pulsion en vient toujours à rétroagir sur le psychisme. Cette idée permet à Butler (2015) d'affirmer que chez Freud l'idée de pulsion *queer* est déjà présente, étant donné que son caractère est nécessairement contingent et non spécifique à l'objet. Le complexe d'œdipe est peut-être le meilleur exemple permettant d'illustrer comment une identité sexuée est construite sur la base d'une aliénation contingente, qui se construit face à une négation du biologique, à partir du libidinal. Une telle théorie est également valable pour le complexe de castration, le complexe de sevrage et celui d'intrusion – concepts de nos jours quelque peu poussiéreux, mais qui ont été traités dans l'un des premiers textes écrits par Lacan, *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu* (1938). Il s'agit d'un texte dans lequel, à ce sujet, Lacan insiste à diverses reprises et de façon récurrente sur le caractère culturel et historique de formations psychiques précises.

Une autre théorie centrale en termes de formation du sujet, le stade du miroir, constitue également une démonstration du fait que l'idée d'un moi enfermé qui se reconnaît dans une identité et un nom propre tarde relativement à se développer et est construite sur un leurre, sur un équilibre entre le moi, l'image de son corps et une dénomination qui vient de l'Autre.

« Il y suffit de comprendre le stade du miroir comme une identification au sens plein que l'analyse donne à ce terme : à savoir la transformation produite chez le sujet, quand il assume une image » (Lacan, 1949, p. 94). Des années plus tard, à l'occasion de son séminaire portant sur la théorie du moi, Lacan signalera que « [...] ce que dit Freud en mille, deux mille endroits de ses écrits, que le moi est la somme des identifications du sujet, avec tout ce que cela peut comporter de radicalement contingent. Si vous me permettez de l'imager, le moi est comme la superposition des différents manteaux empruntés à ce que j'appellerai le bric-à-brac de son magasin d'accessoires » (Lacan, 1954-1955, p. 187).

C'est-à-dire que le moi, qu'il soit cis ou trans, est constitué sans un noyau dur de vérité, il s'agit toujours d'un bricolage d'identifications, c'est toujours ce que le sujet peut faire de mieux avec la série d'identifications qui donnent l'illusion d'une personnalité fermée et exclusivement identique à elle-même. Si l'on se souvient que l'une des définitions les plus capitales que Freud donne de l'ego est celle d'une projection d'une surface corporelle (Freud, 1923), il est clair que cette projection est déjà le signe d'un travail psychique face au corporel et pas simplement une déduction symétrique.

De la sorte, la psychanalyse est diamétralement opposée et paradoxalement solidaire de la dénonciation faite par les mouvements sociaux concernant la cisnormativité : si ces derniers s'efforcent de montrer que les transidentités sont des expressions normales de différentes subjectivités et non des maladies, la psychanalyse insiste au contraire sur l'idée que toute construction identitaire est pathologique. Le divan est l'unique lieu où le supposé représentant d'une santé universelle – l'homme jeune blanc cisgenre et hétérosexuel – est pathologisé, dans la mesure où, là, la norme qu'il suit en silence, sera remise en question, sans qu'il s'en rende compte. C'est là que réside l'égalité radicale que la psychanalyse suppose chez tous les sujets parlants : nous sommes toujours et tous également, emprisonnés dans les modalités pathologiques des fictions que nous construisons sur nous-mêmes. La différence réside peut-être dans le fait que les narratives de personnes trans se réduisent maintes fois aux tragédies qu'une société violente leur offre, étant donné la vulnérabilité à laquelle cette population est soumise, ce qui n'est pas le cas des personnes cis. Ces dernières possèdent des possibilités plus diverses d'aliénation, bien que la société confère l'intelligibilité à leur genre et, par conséquent, ne les réduit pas à celui-ci. Cependant, dans les deux cas, du fait qu'elle parie qu'au-delà des dénominations réductrices il y a toujours un sujet désirant, la psychanalyse signale que toute normativité est, avant tout, une défense contre le réel. La cisnormativité, comme n'importe quelle autre normativité, est un discours et un exercice de pouvoir qui vise

à combler le vide laissé par l'illusion qu'il y a un normal. N'est-ce pas là, précisément, l'aliénation que la psychanalyse vise à dénoncer ?

## BIBLIOGRAPHIE

- AMERICAN PSYCHIATRIC ASSOCIATION, 2013. *Diagnostic and statistical manual of mental disorders (DSM-5®)*, Arlington, American Psychiatric Publishing.
- ATTAL, J. 2010. *La non-excommunication de Jacques Lacan : quand la psychanalyse a perdu Spinoza*, Paris, l'Unebévée éd.
- AYOUCHE, T. ; TARDIVO, L. 2013. « Violences conjugales, violences théoriques : la psychanalyse à l'épreuve du genre », *Cliniques méditerranéennes*, n° 88, p. 19-34.
- BOURSEUL, V. 2014. « Émergence et maniement du "genre" dans la clinique. De la substance à l'objet », *Cliniques Méditerranéennes*, n° 90, p. 139-152.
- BUTLER, J. 1990. *Gender trouble: Feminism and the subversion of identity*, Londres, Routledge.
- BUTLER, J. 2015. *Conferência Magna, I Seminário Queer*, conférence donnée le 9 septembre au SESC Vila Mariana, São Paulo, Brésil.
- CANGUILHEM, G. 1966. *Le normal et le pathologique*, Paris, Puf, 1984.
- CASTRO, E. 2004. *El vocabulario de Michel Foucault: Un recorrido alfabético por sus temas, conceptos y autores*, Quilmes, Universidad Nacional de Quilmes.
- DEAN, T. 2008. « The frozen countenance of the perversions », *Parallax*, n° 14, p. 93-114.
- DEAN, T. ; LANE, C. 2001. *Homosexuality and Psychoanalysis*, Chicago, University of Chicago Press.
- DERRIDA, J. 1996. *Résistances de la psychanalyse*, Paris, Galilée.
- DUNKER, C.I.L. 2014. « Estrutura e personalidade na neurose: da metapsicologia do sintoma à narrativa do sofrimento. », *Psicologia USP*, n° 25, p. 77-96.
- FRANCO, F. 2009. « Georges Canguilhem e a psiquiatria: norma, saúde e patologia mental. », *Primeiros escritos*, n° 1, p. 87-95.
- FREUD, S. 1905. *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1962.
- FREUD, S. 1917. « Eine Schwierigkeit der Psychoanalyse », dans *Gesammelte Werke*, XII, Francfort-sur-Main, Fischer Verlag, 1993, p. 3-12.
- FREUD, S. 1920. « Über die Psychogenese eines Falles von weiblicher Homosexualität », dans *Gesammelte Werke*, XII, Francfort-sur-Main, Fischer Verlag, 1993, p. 271-302.
- FREUD, S. 1923. « Das Ich und das Es », dans *Gesammelte Werke*, XIII, Francfort-sur-Main, Fischer Verlag, 1992.
- LACAN, J. 1938 « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », dans *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001.
- LACAN, J. 1945. « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 197-213.
- LACAN, J. 1949. « Le stade du miroir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 93-100.
- LACAN, J. 1953-1954. *Le séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil, 1975.

- LACAN, J. 1954-1955. *Le séminaire, Livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1980.
- LACAN, J. 1969-1970. *Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991.
- LACAN, J. 1972-1973. *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 2001.
- LACAN, J. 1973. « L'Étourdit », dans *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 449-495.
- LE POULICHET, S. 2013. « Du rapport entre le danger de naître, les vacillements de l'identité sexuelle et les atteintes somatiques », *Cliniques méditerranéennes*, n° 87, p. 127-142.
- QUINET, A. ; JORGE, M.A.C. (sous la direction de) 2013. *As homossexualidades na psicanálise - na história de sua despatologização*, São Paulo, Segmento Farma Editores.
- ROSA SANCHES, D. 2015. *Discursos diagnósticos pós-lacanianos : dos fundamentos em psiquiatria às teses sobre um novo sujeito*, São Paulo, Instituto de Psicologia, Universidade de São Paulo, Tese de Doutorado em Psicologia Clínica.

### Résumé

Les auteurs proposent une analyse des rapports entre la psychanalyse et la norme à partir d'un examen critique du statut donné à la transsexualité à l'intérieur du savoir analytique. Méthodologiquement, on part de la définition de « *cisgenre* » – c'est-à-dire l'opposé de « *transsexuel* » –, non comme synonyme de « *normal* », mais comme construction d'une identité et d'un rapport au corps sexué autant problématique que celle supposé chez les sujets trans. Ainsi, à partir des réflexions de Judith Butler, de Georges Canguilhem, de Sigmund Freud et de Jacques Lacan on travaille l'hypothèse selon laquelle il n'y a pas une normalité possible d'identité sexuelle. Étant donné que tout être parlant jouit d'un corps libidinal, cependant soumis au cadre normatif du genre, il n'existerait jamais de coïncidence entre le réel de la pulsion, l'image spéculaire unifiée du moi et les signifiants qui marquent le corps sexué – que ce soit chez les sujets cis, ou chez les sujets trans.

### Mots-clés

*Genre, transsexualité, pathologie, normal, identification, identité sexuelle, transgenre.*

### PSYCHOANALYSIS AND NORMATIVITY: THE CISGENDER SUBJECT

### Abstract

The authors propose an analysis of the relations between norms and psychoanalysis based on a discussion about the status given to transsexuality by the psychoanalytical knowledge. Methodologically, we discuss the definition of “*cisgender*” – i.e. the opposite of “*transgenre*” – not as synonym of “*normal*”, but rather as an identity's construction and a relation to the gendered body as much problematic as the ones supposed at trans subjects. Thereby, considering the works of Judith Butler, Georges Canguilhem, Sigmund Freud and Jacques Lacan, we work through the hypothesis of a sexual identity normality's inexistence. Given that all speaking being joys of a

libidinal body, nonetheless submitted to gendered normative canvas, there would be never a coincidence between the real of the drive, the ego's unified specular image and the signifiers that mark the sexed body – whether at trans or cis subjects.

*Keywords*

*Gender, transsexuality, pathology, normal, identification, sexual identity, transgender.*

